

Récits de Village

Tolochenaz



*Catherine, Jacqueline, Josiane, François,
Michel, Raymond et Violette*

Juin – octobre 2015

Récits recueillis par Pauline Roy

Table des matières

Récits de Village de Tolochenaz	1
«Tolochenaz»	3
Atterrir à Tolochenaz	5
Beaucoup de changements	9
L'accueil au village	13
Un 1 ^{er} Août solidaire	18
Les chars de la Fête des vendanges	21
Tolochenaz sous-gare	28
La Caroline	34
<i>Le Lion</i>	38
L'école au temps de mon enfance	41
Mille et un récits	50
Remerciements et crédits	52

Récits de Village de Tolochenaz

- Comment s'appelait le gars des gadoues, déjà ? Mais oui, un Suisse-Allemand, qui n'avait point de dents...
- Celui qui ruclonnait à longueur de journée sur la plaine du Boiron ? Attends, ça va me revenir...

Bienvenue dans le groupe des conteurs de Récits de Village de Tolochenaz. Pour les suivre, accrochez-vous ! Violette, Josiane, Jacqueline, Catherine, François, Michel et Raymond vous emmènent dans leurs histoires et celle de leur village, le Tolochenaz d'autrefois.

Notre aventure

De juin à octobre 2015, notre groupe s'est retrouvé régulièrement afin de s'écouter raconter. Je leur avais demandé un exercice particulier : faire tour à tour un récit qui relie leur histoire de vie à celle de leur village. Certains, ancrés dans la terre de Tolo depuis toute une existence, ont évoqué un temps presque oublié, où chaque villageois avait son plantage et sa place au marché de Morges. Les autres, arrivés plus récemment, ont raconté comment, petit à petit, ce village est devenu leur village, comment ils se sont attachés à Tolochenaz alors que rien ne les y prédestinait. Par leur écoute et leurs

questions, ces derniers ont créé un écrin d'attention à la parole des plus anciens.

En quelques mois, ces échanges nous ont permis d'apprendre énormément au sujet de Tolochenaz, mais aussi les uns des autres. Nos conteurs ont peut-être pris davantage conscience de la valeur de leurs connaissances et de l'intérêt de les partager.

Les Récits de Village ont été proposés aux Tolochinois dans le cadre de «Villages Solidaires», un projet coordonné par Pro Senectute Vaud dont le but est de renforcer les liens entre les habitants d'une commune afin d'améliorer la qualité de vie de chacun. A Tolochenaz, les participants du «village solidaire», âgés de 55 à 85 ans, ont baptisé leur local de rencontre «La Vie d'ici». Situé au rez-de-chaussée du bâtiment communal, cet agréable espace où ils organisent de nombreuses activités a accueilli nos échanges. Ceux-ci ont été enregistrés, transcrits, puis en grande partie réécrits par mes soins. En voici quelques extraits. Le livret que vous tenez entre vos mains est un prétexte au processus de partage, d'écoute et de mise en valeur de la parole de ceux qui font véritablement l'histoire d'un village : ses habitants.

Pauline Roy
Animatrice de proximité
unité Travail social communautaire,
Pro Senectute Vaud

«Tolochenaz»

Tolochenaz, Tolochenaz... ça vous évoque quoi ? A l'entendre, ce nom m'a toujours fait penser à une bourgade résidentielle, un lieu privilégié dominant Morges et le lac. Mais après quelques rencontres, les langues se sont déliées et j'ai découvert que, dans l'imaginaire des Romands, cela n'avait pas toujours été ainsi.

– Lorsque j'étais écolière à Lausanne, nous raconte la femme de François, chaque fois que nous faisons une faute de français, notre maître nous reprenait en nous disant sur un ton réprobateur : «Vous parlez le français comme à Tolochenaz!»

– Mes amis aussi riaient au nom de Tolochenaz, ajoute Jacqueline, c'est la consonnance du mot, je crois.

– Comme Bumplitz ! s'écrie Violette.

– Oui, confirme Catherine, j'ai vécu quelques années tout près : «Bumplitz-derrière-la-lune», on nous disait. Lorsque j'étais petite, à Vallorbe, afin de qualifier quelqu'un qui n'était pas très futé, on disait volontiers : «Il n'a pas fait l'Université de Tolochenaz!» Nous avons l'impression que l'on se moquait un peu de ce village... Est-ce que vraiment il existait ?

Tout le monde rit doucement.

François confie :

– C'était au début des années 1960, j'étais à un match de foot à Genève. C'était encore aux Charmilles, le vieux terrain du Servette. Le Lausanne-Sport affrontait Genève, et alors que

j'étais dans le public, rit-il, j'ai fait une remarque à haute voix concernant l'arbitrage. Je ne n'avais pas pu m'en empêcher. Du tac au tac, l'homme qui était debout devant moi a dit tout haut, sans se retourner: «Eh bien, en voilà un qui a appris le français à Tolochenaz!» Si je lui avais montré mon passeport, il n'y aurait pas cru.

Alors, vraiment, Tolochenaz, ça n'existe pas? Pourtant, il en est un qui un beau matin s'est découvert y habiter...

Atterrir à Tolochenaz

Michel fait preuve de beaucoup de tact et mémorise vite ce qu'il apprend d'autrui. J'aime ses chemises hawaïennes qui contrastent joyeusement avec sa longue silhouette spartiate. Fils d'instituteur, il a grandi près d'Yverdon, à Pomy, «le grand Nord», comme il dit. Mais il a passé l'essentiel de sa vie aux quatre coins du monde, accumulant une expérience qu'il dévoile rarement. Ingénieur de formation, sa carrière l'a amené à travailler notamment dans les domaines de la chimie, du graphite et du ciment. C'est à son tour de présenter son récit aujourd'hui. A cette occasion, nous apprendrons qu'il a vécu plusieurs années aux Etats-Unis, qu'il est allé 22 fois au Mexique et que la somme de ses voyages en avion représente l'équivalent de 35 tours du monde.

Michel est l'un des initiateurs des activités que les habitants de «La Vie d'ici» proposent à Tolochenaz. Ouvert et curieux, il a participé volontiers à la démarche des Récits de Village. Mais il a souvent douté de l'intérêt de son histoire. Pourtant, son récit est emblématique d'une part de la vie de bien des gens, ceux dont la carrière laisse peu d'occasions de créer des liens avec leurs voisins. Son histoire illustre aussi une volonté de changement qui inspire l'admiration.

«Février 1986. Il fait froid. Après avoir cherché bien plus haut dans le village, je suis enfin à l'adresse indiquée par l'annonce pour visiter un appartement; rue de la Combe. Le bâtiment est en voie de finition. Je m'engage dans les escaliers pour

monter au deuxième étage. Bientôt, j'entends que je suis suivi. Certainement un autre prétendant attiré par l'annonce. Une fois sur le palier, j'entre dans l'appartement qui n'a pas encore de porte et je jette un coup d'œil circulaire dans chaque pièce. Alors seulement, j'aperçois la personne responsable de la visite et, avant de lui dire bonjour, je lui déclare immédiatement : je prends l'appartement !



Le chemin de la Combe avant sa construction, 1985
Photo : François

Voilà comment je suis arrivé à Tolochenaz, nous explique Michel. J'ai emménagé sans savoir vraiment où, tant j'étais pressé de trouver un logement. A cette époque, j'avais été un nomade durant la plus longue partie de ma vie. Je pensais alors me sédentariser un peu, mais cela n'a pas été le cas, j'ai continué à être sur orbite. En effet, mes cartons à peine déballés, j'ai commencé à travailler pour les Câbleries de Cossonay. J'y étais engagé afin de vendre des anémomètres, un instrument qui mesure la vitesse du vent. L'anémomètre fabriqué à Cossonay avait la particularité de ne pas avoir

de pièce mobile, ce qui en faisait un jouet de prédilection des militaires qui n'aiment pas les choses qui tournent et font des échos sur les radars. Ma clientèle était donc spéciale, puisqu'il s'agissait de fabricants de chars blindés... Un marché très lucratif qui n'existe que dans quelques pays du monde. Je travaillais donc à décrocher de très gros contrats de vente qui nécessitaient des voyages fréquents dans les pays producteurs : la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, les pays de l'Est, la Russie, les Etats-Unis, le Japon et le Pakistan. Tout cela pour expliquer pourquoi, bien qu'arrivé à Tolochenaz en 1986, durant presque 30 ans, je n'ai eu aucun contact dans le village. La journée, j'étais soit à mon bureau, soit assis dans un avion. Je mettais la clé sous le paillason et je partais 2-3 semaines. Personne ne savait où j'allais ni ce que je faisais.»

– En somme, vous étiez un mirage, synthétise Raymond.
– Oui, il y a de ça, mon rapport au village s'est modifié une première fois en décembre 2008, alors que je venais de prendre ma retraite. Le président de la Société de développement de Tolochenaz (SDT) m'a approché car il cherchait un nouveau secrétaire pour le comité. J'ai bondi sur l'occasion d'y faire des connaissances et cela m'a permis de découvrir de nouveaux noms. Mais c'est en 2014 seulement qu'est arrivé un changement plus profond. Un jour, le président de la SDT m'a confié avec un air un peu ennuyé : «Il y a la présentation d'un nouveau projet à la Commune, je crois que cela s'appelle : "Villages Solidaire", mais je ne suis pas libre ce jour-là. Vas-y et tu me diras ce que c'est.»

C'est comme cela que je suis tombé dans le nouveau projet ! Ce parachutage était très sympathique et je me suis d'emblée investi. «Villages Solidaires» est une démarche bien conçue et bien menée. Le but est d'amener les plus de 55 ans à créer

davantage de liens avec leurs voisins, ce qui est louable parce que, dans bien des cas, ils n'en ont pas. Résultat, les choses ont énormément changé pour moi car, dès ce moment, j'ai fait une multitude de contacts dans le village, nous avons mis en place des collaborations et j'ai découvert les talents des gens qui font tous des choses très différentes. D'ailleurs, ajoute-t-il en regardant ses auditeurs, vous faites partie des premières personnes que j'ai rencontrées dans le village et je tiens à vous remercier pour cela, c'était formidable... En réalité, mon arrivée à Tolochenaz, c'est maintenant !

Michel a terminé. Il s'est lancé et par son récit, il nous a touchés et surpris. Nous ne nous attendions pas à ce qu'il aborde si directement l'essentiel : l'importance d'être en lien avec autrui là où l'on vit.

Raymond est le premier à relancer la discussion :

– A votre avis, à qui est-ce de faire le premier pas pour entrer en contact, au nouvel arrivant ou à celui qui habite là depuis longtemps ?

A vous de répondre à sa question.

Beaucoup de changements

Lorsqu'on lui demande de parler de «Tolochenaz avant», Violette dit souvent: «Il y a eu tellement de changements!»

Furetant dans les archives en ligne de *24 heures*¹, j'ai trouvé une brève qui, en 1962 déjà, lui donnait raison: «Village autrefois paisible et sans histoire, Tolochenaz voit son aspect changer de jour en jour. Villas et usines poussent avec rapidité. La paysannerie diminue. Dix-huit nationalités se côtoient. Et, depuis quelques semaines, l'autoroute ouvre une large plaie d'ouest en est. La magnifique propriété Paderewski, à Riond-Bosson, est comme balayée par un ouragan. (...)»²

La construction de la zone industrielle et de l'autoroute qui la jouxte ne sont pas les seuls éléments de transformation. En effet, lorsque Violette, «née Dengereuse» mais fille de Tolochinoise, passait ses premières vacances à la Maison Blanche en 1938 chez sa grand-mère de Tolochenaz, le village avoisinait les 300 habitants³. En 1965, lorsque son mari et elle reprirent le bureau de poste, la population s'approchait des

1. Consultables sur le site Scriptorium (<http://scriptorium.bcu-lausanne.ch>)

2. «Tolochenaz, ça bouge!», *Feuille d'Avis de Lausanne*, 21.03.1962, p. 9.

3. En 1950, Tolochenaz compte 347 résidents. Site du Service cantonal de recherche et d'information statistique (www.scris.vd.ch), *Population résidente permanente par origine, district et commune, Vaud, 1950-2014*.

500 âmes⁴. De nouveaux quartiers, les Emetaux, la Musardière, les Plantées, les premiers d'une série, s'étaient construits⁵. Et lorsque, en 1992, elle cachetait la dernière enveloppe de sa carrière de postière, le nombre de Tolochinois avait doublé durant les dix précédentes années, passant à 1600 habitants⁶. Le temps où elle se rendait avec son père à cheval à Bussigny depuis Denges paraissait alors déjà bien loin.

Lundi 1er septembre 1986

2 heures

24

L'importance du facteur confort Nouvelle poste à Tolochenaz

Conséquence d'un fort développement démographique, Tolochenaz a dû se doter d'une nouvelle poste aménagée au rez-de-chaussée de la Maison de commune. Inaugurée samedi, elle sera mise en exploitation dans quelques jours.

La présence des postes à Tolochenaz date de 1874 avec l'ouverture d'un dépôt postal confié à Constant Fanchaud. La fonction de dépositaire puis de buraliste passa de père en fils jusqu'au décès de John Fanchaud, en 1965. Elle fut alors reprise par M. Jean-Claude Bachelard.

La commune construisit l'actuelle poste inaugurée en 1967. Comme l'a relevé M. Henri Gonin, responsable des Bâtiments à la Direction de l'arrondissement postal de Lausanne, le nouveau bureau « était considéré comme spacieux et moderne avec 38 m² et 20 cases postales ». Tolochenaz comptait alors 122 ménages. Ils sont aujourd'hui 480.

L'augmentation du trafic postal, corollaire de l'évolution démographique, fait que les conditions de travail manquent de confort. D'autant

plus que le couple de buralistes dut s'attacher les services d'un facteur, M. René Genevaz.

Face à cette situation, la Municipalité fit étudier l'aménagement d'une nouvelle poste de 85 m² au rez-de-chaussée de la Maison de commune. Le Conseil communal vota le crédit d'exécution le 1er juillet 1985.

M. Gonin releva que la poste « est fort bien réussie », qu'elle est dotée d'une porte automatique, qu'elle dispose désormais de 102 cases et que le

vestibule, traité avec un soin particulier, « n'est pas comme tous les autres ». Par contre, le local de travail est extrêmement sobre.

Dirigée par le syndic Gérard Dufour, la cérémonie inaugurale permit à l'architecte Francis Rulence, municipal, de faire part de la philosophie qui a présidé aux travaux : préserver la qualité du bâtiment en respectant l'important cahier des charges des PTT. — G. H.



La nouvelle poste prend place au rez-de-chaussée de la Maison de commune.

Inauguration de la nouvelle poste de Tolochenaz
24 heures, 01.09.1986

4. Précisément 473 habitants, *Ibid.*

5. Emily Villinger, *Tolochenaz, un village en mutation*, 2002, Travail de maturité, [Gymnase de Morges], 2001-2002, p. 22.

6. Tolochenaz compte 836 résidents en 1982 et 1617 en 1992, www.scris.vd.ch, *op.cit.* Selon E. Villinger, cet accroissement démographique s'explique suite aux constructions suivantes : 1960-1980, locatifs aux Saux et à la Petite Caroline, nouvelle école et salle polyvalente. 1980-1990, constructions aux chemins des Peupliers, du Tournesol, et à la route de la Gare, *Tolochenaz, un village en mutation, op.cit.*, pp. 22-23.

Alors, lorsque Violette vous dit qu'il y a eu beaucoup de changement, elle en sait quelque chose. Grâce à ses aïeux ancrés dans les villages avoisinants depuis longtemps et ses presque 30 années à la poste de Tolochenaz, il vous suffit de prononcer un nom de famille pour que Violette vous échantillonne l'histoire de ses membres dans la région sur trois générations. Par le pouvoir de sa mémoire, le monde entier se trouve des origines tolochinoises facilement. Pourtant, à demi-mot, elle laisse comprendre qu'il n'est pas si facile de trouver sa place à présent: «Avant, les enfants, ici, je les appelais tous par leurs prénoms. Ils venaient nous raconter leurs histoires à la poste. Aujourd'hui, je n'en connais plus un. Les temps changent. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Il faut suivre.»

Lorsqu'ils ont repris la poste, son mari et elle s'occupaient de préparer les tournées – deux par jour –, ils transmettaient des télégrammes et remettaient notamment l'argent de l'AVS aux habitants. «Nous n'avions jamais peur de nous faire braquer, explique-t-elle, les cultures de pommes attiraient des camions de toute la Suisse; il y avait un tel trafic devant la poste que nous ne risquions rien.»

Qui dit poste dit aussi... poste d'observation. «A Tolochenaz, il y a toujours eu beaucoup d'étrangers, Violette le rappelle souvent. Pour cueillir les pommes, il venait des gens du monde entier, parfois des étudiants qui revenaient chaque année, et puis des Italiens. Sous-gare, il y avait des baraquements. Beaucoup de gars venaient y vivre durant 9 mois et nous savions qu'ils repartaient ensuite pour l'Italie.»

Une fois encore, le journal de l'époque vient appuyer les dires de Violette: en 1964, le recensement communal dénombre à Tolochenaz 274 habitants suisses, 184 résidents étrangers

et 115 saisonniers⁷. Il y aurait une belle histoire à écrire sur la participation des travailleurs étrangers au développement de Tolochenaz. Josiane y contribue avec le sens de l'anecdote dont elle a le secret :

– De nombreux employés originaires d'Italie travaillaient sur le domaine Oulevay. La femme du chef des cultures s'occupait de nourrir tout le personnel. Afin de faire des économies, elle leur donnait de petites plaques de beurre, pour ne pas qu'ils en mangent trop. Mais les dames voulaient rapporter ça en Italie! Alors elles avaient planté des clous sous l'avant-toit où elle suspendaient des sacs plastiques afin d'y conserver leur petites mottes de beurre à l'intérieur! rit-elle.

Avant de clore notre rencontre autour du récit de Violette, Catherine qui a emménagé à Tolochenaz en 1983, témoigne de son souvenir :

– Quand tu travaillais ici, Violette, c'était encore le joli temps de la poste, où l'on appréciait notre postière et notre facteur. Lorsque nous partions en vacances, nous venions te l'annoncer et tu nous disais : «C'est en ordre, je vous fais votre petit casier ici.» Tu préparais un carton, avec notre nom dessus pour y garder notre courrier. Je me disais que quiconque venait au guichet pouvait constater au premier coup d'oeil : «Tiens, les Girard sont en vacances, les Bouvier sont en vacances, les Schwander aussi...» haha! Mais je trouvais cela très sympathique, aujourd'hui il faut payer et s'y prendre dix jours à l'avance, c'est devenu compliqué... Je suis un peu nostalgique de la poste de ton époque.

7. «Aux quatre coins du canton, l'exercice 1964 est bouclé», *24 heures*, 30.12.1964.

L'accueil au village

Catherine est très attentive à ceux qui l'entourent. Cela fait partie de son élégance. Cheveux courts, yeux rehaussés au crayon. Elle est toujours d'apparence irréprochable et souvent vêtue de longues jupes chic et seyantes. Elle s'exprime de façon succincte et précise, avec un objectif constructif. Plus d'une fois, je lui ai été reconnaissante d'avoir fait le pont entre les conteurs qui chevauchaient leur mémoire au gré de leur plaisir à l'évoquer, et moi «étrangère du dehors», comme dirait Violette, qui avais besoin de repères et d'explications pour comprendre et mettre en lien leurs souvenirs. Alors, Catherine, même si elle se doutait des réponses, leur demandait de préciser où se situait la dernière anecdote ou quel rapport unissait telle personne avec telle autre, afin que nous puissions tous suivre et construire ensemble un récit collectif. Car elle savait que sans écoute et attention, la parole n'est qu'une coquille vide.

– J'ai choisi de vous parler de l'accueil que j'ai reçu en arrivant à Tolochenaz, car ce fut un tournant dans ma vie. Et si cet accueil n'avait pas eu lieu, je ne serais peut-être plus ici aujourd'hui, explique Catherine, alors que le silence s'installe. Notre arrivée remonte à 1983...

Catherine raconte les années qui précédèrent et qui, à son insu, menèrent ses pas jusqu'à Tolochenaz. Née à Vallorbe, elle épousa un Neuchâtelois et avec lui s'installa à Berne. Dès l'arrivée de leur premier enfant, le besoin se fit sentir de



La maison du chemin de la Musardière en 1983
Photo: Catherine

retrouver la terre romande. «En tant qu'enseignante, je voulais suivre sa scolarisation dans ma culture et dans ma langue», explique-t-elle. C'est à Neuchâtel qu'ils s'établirent durant neuf ans, jusqu'à ce que son mari sente tourner le vent professionnel.

– Il travaillait dans la plus grande firme horlogère du chef-lieu. Visionnaire, il me dit un jour: «Leur politique d'entreprise n'est plus adaptée, tu verras, bientôt la maison n'existera plus. Je vais chercher un autre travail.» A cette époque, il suffisait de claquer des doigts pour trouver un emploi. Mon mari s'est fait embaucher à Genève et ce fut le moment de déménager la petite famille qui comptait déjà quatre personnes, jusqu'au bord du Léman. C'est comme cela que nous sommes arrivés à Tolochenaz. Nous avons eu le coup de foudre pour la maison que nous avons visitée et achetée le jour même.

J'étais heureuse, je revenais dans mon canton, mais je ne connaissais pas vraiment Tolochenaz. C'était une entité un



La même maison en 2015
Photo : Catherine

peu floue pour moi. Lorsque j'étais enfant, ce nom avait une connotation de moquerie ou de raillerie. Plus tard, dans les années 1960, j'en avais entendu parler de façon plus attractive, lorsque Audrey Hepburn est venue y vivre.

Nous nous sommes donc installés au chemin de la Musardièrre, dont le nom bucolique nous a tout de suite beaucoup plu. Nous arrivions dans un joli quartier, dans la campagne, au milieu de plusieurs familles qui nous ressemblaient. C'était parfait. Dès notre arrivée et je ne l'oublierai jamais, des voisins nous ont invités et nous ont présentés à tous leurs amis du quartier. Grâce à eux, nous nous sommes tout de suite sentis accueillis, acceptés et nous avons pu nous intégrer rapidement.

Un élément va surprendre Pauline, car aujourd'hui cela n'existe plus : toutes les mamans du quartier étaient à la maison, aucune ne travaillait à l'extérieur, elles étaient là pour élever leurs enfants... Nous étions des grands privilégiés, mais c'était fréquent à l'époque ! Nous avons tous la même

façon de vivre, et je pense que cela favorisait l'harmonie. Les enfants se retrouvaient à l'école et des fêtes de quartier nous réunissaient. Cela nous permettait de mieux nous connaître, créant des liens solides qui durent toujours.

Catherine marque un temps. Notre attention est parfaite. Elle poursuit donc :

– Après l'intégration dans le quartier, arrive l'étape suivante : l'intégration au village. Pour moi, cela s'est avéré facile, surtout grâce aux enfants. Je rencontrais d'autres mamans dans la cour de l'école et j'avais de bonnes relations avec les institutrices. Pour mon mari travaillant à Genève, c'était très différent. Il vivait quelque peu en marge du village car la vie sociale était finie lorsqu'il arrivait du travail. A l'époque, la chose la plus simple pour intégrer la vie d'un village était d'entrer dans le corps des pompiers. C'est ce qu'il a fait, et il y a vite trouvé une équipe de bons copains. Puis, nous avons fait partie de la Société de développement de Tolochenaz. Nous participions aux fêtes, aux sorties, aux rallyes, aux apéritifs. Les enfants s'y amusaient beaucoup aussi. La SDT nous a bien aidés à connaître d'autres personnes et à faire partie de la vie du village. Nous y sommes restés fidèles.

Petit à petit, mon mari s'est intéressé au Conseil communal. Il n'était pourtant pas attiré par la politique, mais à Tolochenaz, il n'y avait pas de listes de partis, c'était la personnalité qui comptait. Il a dit : «Ça, oui» et il a accepté une place à la Municipalité. Dès lors, nous nous sommes sentis tout à fait intégrés et bien entourés. Puis, de fil en aiguille, mon mari a été élu syndic, un poste qu'il a occupé douze ans. Et Tolochenaz est devenu vraiment notre «village de cœur».

Voilà, c'était un petit bout d'histoire heureuse à Tolochenaz. conclut-elle.

Catherine se tait, et je réalise que le silence était total depuis 26 minutes. Une fois n'est pas coutume, je réagis la première :
– Cet attachement progressif à Tolochenaz était décrit avec beaucoup de précision, est-ce que tu y as toujours été attentive ?
– Forcément. Quand tu arrives dans un nouvel endroit, tu dois trouver ta place. Dans un premier temps, dans ton quartier et ensuite, dans le village.

Les expériences s'échangent autour de la table, et je réalise, surprise, que trouver sa place n'a été une évidence pour personne.

– Si je devais ajouter un épisode à mon récit, reprend Catherine, je parlerais d'aujourd'hui et de «Villages Solidaires» où, encore une fois, je trouve une place où je me sens bien. C'est important. A présent, j'aurais du mal à quitter Tolochenaz à cause de la chaleur que j'y ai trouvée et qui continue ici ! dit-elle en nous regardant avec un sourire émouvant. Lorsque mon mari est décédé, j'aurais pu ressentir une forte coupure ou vivre une forme de repli mais, au contraire, il y a quelque chose qui est reparti... Je pense que dans mon parcours, «Villages Solidaires» est arrivé au bon moment. Cela m'a permis de vivre autre chose, de m'ouvrir à un nouveau projet bénéfique... J'ai toujours eu beaucoup de chance, c'en est une de plus !

Un 1^{er} Août solidaire

Jacqueline emménage à Tolochenaz en 1994. Mais elle connaît déjà beaucoup de monde dans le patelin. Infirmière de profession, elle a travaillé dans la région dans le cadre des soins à domicile. Elle est également engagée pour la paroisse protestante et a longtemps été bénévole pour Pro-XY qui soutient les proches-aidants. «Par ailleurs, mon père misait les cerisiers à Lussy, se souvient-elle. Je l'accompagnais à sept ou huit ans et, depuis Morges, nous passions par Tolochenaz. A l'époque, l'allée de Lussy était magnifique, les cerisiers s'y touchaient d'un bout à l'autre.»

Alliée précieuse dans la démarche des «Récits de Village», Jacqueline a montré dès le départ son enthousiasme et son soutien au projet. Mais sa santé lui a joué des tours et au moment de présenter son récit, son état lui imposait le repos. Heureusement, elle avait préparé un texte très en avance que Daniel, un autre pilier de «La Vie d'ici», a gentiment accepté de lire pour nous à sa place. La situation s'est avérée cocasse. Le jour venu, Daniel, avec son timbre de voix grave, s'est saisi du texte de Jacqueline et l'a introduit ainsi :

– Je vais vous parler du discours du 1^{er} Août prononcé à Tolochenaz en 2005⁸.

8. «Fête du 1^{er} Août 2005», *Le Boiron, Bulletin annuel de la Société de Développement de Tolochenaz*, année 2006, p. 17.

- 2005 ? répète Violette, ça ne me rappelle rien du tout.
- Il faut vous souvenir, Violette, répond Daniel, le mois de juin avait été très chaud et tous les esprits étaient encore marqués par la canicule de 2003, où nous avons eu des jours et des jours à plus de 31 degrés...

Raymond s'adresse alors à Daniel en le charriant :

- Jacqueline, on vous écoute !

« Cette année-là, s'exécute Daniel en commençant la lecture, tous les municipaux étaient en vacances en même temps. Il avait donc été demandé au pasteur de se charger seul du discours du 1^{er} Août. Mais, lors d'une séance du Conseil de paroisse, le pasteur nous dit : « Je suis bien ennuyé : je serai en vacances moi aussi. » Après quelques minutes de réflexion, j'ai pensé : il faut tout de même qu'il y ait quelqu'un... Je me suis alors proposée au pasteur pour assurer le discours. Celui-ci répondit : "C'est le Saint-Esprit qui descend sur nous !" »

Aussitôt m'est venu à l'idée de parler de la solidarité, car l'été avait commencé chaudement et deux ans seulement s'étaient écoulés depuis la canicule durant laquelle plusieurs personnes âgées seules ou isolées avaient été trouvées décédées chez elles, sans que personne se soit inquiété. A cette période estivale, souvent les familles et les proches sont en vacances. Le jour venu, sans micro, j'ai commencé mon discours, très surprise par le silence des participants et l'écoute attentive.»

Alors Jacqueline parle de l'altruisme et de changer notre vision de ceux qui nous entourent. Elle affirme que prendre soin d'autrui, c'est simplement s'entraîner à l'accueillir sans le juger, l'écouter et, par cet espace, lui permettre de transformer sa souffrance sans chercher à solutionner, à modifier, à conseiller ou à porter le fardeau à sa place. C'est aussi accepter

d'être touché, interpellé par la souffrance de l'autre et simplement accueillir ce qu'il partage dans le respect, la bienveillance et l'espérance.

«Le discours terminé, continue le texte de Jacqueline, les applaudissements jaillissent. On me dit que c'est la première fois qu'une femme fait le discours du 1^{er} Août à Tolochenaz! Cela me réjouit d'avoir relevé le défi.»

Daniel repose la feuille sur la table. Après avoir admiré le courage de Jacqueline, nous refaisons le débat qu'il y a peut-être déjà eu cette année-là: fallait-il ou non parler de 1291? Personnellement, j'aime bien le petit côté provocateur qu'il y a à omettre tout patriotisme dans un discours du 1^{er} Août.

- Il faut dire qu'elle remplaçait le pasteur et pas un homme politique, se prononce Catherine.
- Moi je trouve ce discours très sympathique, soutient Raymond, il remet un peu l'église au milieu du village.
- C'est le cas de le dire! ajouté-je, amusée.

Quoi qu'on en pense, il semble que les vœux de Jacqueline aient été entendus. En effet, dix ans plus tard, lorsque nous commençons à nous rencontrer pour échanger nos récits, la canicule est de retour. Mais le Canton et la Commune ont pris les devants et, avec l'aide des amis de «La Vie d'ici», on téléphone à chaque Tolochinois âgé afin de vérifier son état de santé.

Les chars de la Fête des vendanges

Raymond nous a rejoints en cours de route, lors de notre quatrième rencontre. C'est pourquoi, je vérifie :

- Est-ce que tout le monde connaît Raymond ?
- Jamais vu ! répond Josiane en riant.

Raymond, qui affectionne le second degré, répond en parlant de lui-même à la troisième personne, avec sa classique modestie :
– Il faut dire qu'il a assez remué par là à travers !

Il habitait Montherod et a emménagé à Tolochenaz en 1953 dans les nouveaux bâtiments de la route de la Gare, afin de se rapprocher du travail qu'il commençait alors aux CFF à Morges. Petit à petit, à force de «bringuer» et «fréquenter le village», comme il dit, Raymond est devenu un acteur incontournable de la vie du coin. Cofondateur d'un chœur mixte, il fit aussi partie du club de foot, de la Société de développement de Tolochenaz et du comité de rédaction de son journal, *Le Boiron*, qui était alors rédigé à la machine à écrire et agrafé à la main. Il fut encore conseiller communal durant plus de 50 ans et l'un des fondateurs d'Action Roumanie-Tolochenaz. Cette association a fait rayonner la générosité de Tolochenaz dans une ville du nord de la Roumanie grâce au soutien apporté à douze orphelines que Raymond et ses acolytes ont suivies durant plus de 20 ans et auxquelles ils se sont profondément attachés.



Le char de Tolochenaz à la Fête des vendanges de Morges, 1963
Photo : Josiane

Mais c'est encore un autre rôle que nous découvrons avec son récit :

– Vous avez emmodé votre histoire ? me demande Raymond en désignant mon enregistreur. Oui ? Bien, je vais vous parler de cette époque où l'on confectionnait tous ensemble à Tolochenaz, chaque année, un char pour la Fête des vendanges de Morges. Nous nous retrouvions en automne chez Josiane et son mari pour créer nos chefs-d'œuvre. Et je tiens à les remercier car, sans eux, rien n'aurait été possible. Ils nous ont offert toute la place et les outils nécessaires, et nous pouvions faire autant de bruit que nous voulions sans déranger les voisins car la ferme était alors seule dans la combe.

L'aventure avait commencé en 1962, continue Raymond. Un jour, on m'a dit : « Il nous faudrait un char pour le cortège humoristique du samedi. C'est dans trois jours, débrouille-toi ! » C'est alors que nous avons eu l'idée de mettre en scène des « Tolo-Chinois ». Sur le char, nous avons installé des jeunes gens du village que l'on a grimés en Chinois ; le visage teinté de jaune, les yeux bridés, des chapeaux de paille et une fausse queue de cheval, le tout accompagné d'un cochon à la broche qui grillait sur le char. Nous avons eu tant de succès que l'on nous a demandé de repasser le lendemain.

Les années suivantes, dès 1963 et jusqu'en 1969, la confection des chars prit une autre dimension. Charpentier de formation, Raymond confectionnait la structure de bois, que ses voisins et lui habillaient le jour venu de milliers de fleurs.

– Nous les plantions au mois de mai, nous les désherbions l'été et nous les cueillions en octobre. Vingt-quatre heures avant le cortège, nous coupions les têtes des fleurs et les plantions sur un clou de 15 cm dans le sagex.



Le char de Tolochenaz à la Fête des vendanges de Morges, 1967
Photo : Josiane

Catherine relève la performance :

- Nous avons vu cela toute notre enfance, mais c'est aujourd'hui que l'on se représente le travail que cela demandait. Dire que vous commenciez au mois de mai et que vous bichonniez vos fleurs tout l'été afin qu'elles soient prêtes pour le grand jour... Il en fallait des quantités, est-ce que je me trompe ?
- 22 à 27'000 fleurs, et autant de clous, répond Raymond.
- 27'000 fleurs à piquer le jour avant la fête ! C'est incroyable.
- J'ai eu du plaisir, répond Raymond. Nous avons réalisé toutes sortes de formes sur ces chars : le symbole de la Croix-

Rouge, les cygnes, un carrosse, une immense colombe... Je ne me rappelle plus de tous, moi je faisais, je ne notais pas. Mais je peux vous dire qu'à cette fête-là, tout le monde participait.

Tous autour de la table témoignent de beaux souvenirs de l'événement incontournable que représentait la Fête des vendanges de Morges.

– Le soir, il y avait un bal, se souvient Violette avec un grand sourire. Depuis Denges, nous y allions à vélo. La nuit, nous nous rentrions à n'importe quelle heure sans soucis. Il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup de voitures sur les routes, à cette époque.

Les petites photos colorées des différents chars que Raymond a apportées avec lui passent de main en main. Et je sens souffler un vent de nostalgie. Alors je fais remarquer que ce n'est peut-être pas la même chose, mais que de nos jours il y a des centaines de festivals. Ils me le concèdent. Raymond rigole :

– C'est sûr, aujourd'hui, il suffit d'éternuer et un nouveau festival apparaît !



Tolochenaz vu d'avion, 1964
Photo: ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv/Siftung Luftbild Schweiz



Tolochenaz vu d'avion, 2002
ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv/Siftung Luftbild Schweiz

Tolochenaz

sous-gare

Sur les hauts de Tolochenaz trône le vieux village, entouré de quelques quartiers résidentiels. Un peu plus bas, au milieu du territoire communal, comme une ceinture qui le traverserait à mi-corps, passe l'autoroute. Dès cette limite franchie, vous êtes à «Tolochenaz d'en bas». Sous l'autoroute se trouvent la zone industrielle et plusieurs quartiers de logements, en partie locatifs. Continuez votre descente vers le lac. Vous traversez la voie de chemin de fer pour arriver au «sud du Sud». Bienvenue à «Tolochenaz sous-gare», l'univers qu'ont choisi de vous décrire Josiane et François.

Dans le village, on ne parle pas de vendanges sans évoquer la famille de Josiane, les derniers paysans à vivre sur le territoire communal. Toute la tribu, son mari, ses deux enfants et même l'une de ses petites-filles vivent les uns à côté des autres, dans les maisons qu'ils se sont construites dans «leur» vallon, un petit coin de paradis blotti au sud-ouest de la commune et que longe le Boiron. C'est là que Josiane est arrivée une fois mariée, à l'âge de 22 ans.

– Je ne viens pas de loin, dit-elle. Je suis de Villars-sous-Yens, un village à 5 km d'ici. A l'époque, je n'aurais jamais pensé «atterrir terrienne». Mes parents m'avaient payé une école de secrétaire. J'ai essayé une fois de travailler dans un bureau et j'ai usé une jupe en trois mois tellement je me tortillais

d'ennui sur mon siège. Quand j'ai épousé mon mari, mes parents m'ont dit : «Que vas-tu faire dans une maison foraine, toi qui as toujours habité au milieu d'un village?» Eh bien, je peux vous dire que là, je ne me suis jamais ennuyée.
– Je crois bien ! s'exclame Catherine. Vous aviez la vigne, les légumes, les marchés...



Les gâteaux préparés à l'avance en prévision des vendanges, 1995
Photo: Josiane

L'univers que décrit Josiane lorsqu'elle parle de cette époque est digne de contes et de légendes :

– Quand je suis arrivée, nous faisons encore le «gros ménage» : nous vivions tous ensemble, mon mari, sa sœur, ses parents et les domestiques. Les menus étaient faits à la semaine. La tante Rose attrapait les truites à la main, la belle-mère cueillait des morilles et les vendait au marché sans que personne sache jamais où elle les trouvait. Quant au grand-père, un fêru de chasse et de pêche, il a fait choisir leur renard à ses filles avant de les tirer pour leur en offrir les peaux en cadeau.

En ce temps-là, nous faisons les vendanges à la main. Pour nous, c'était l'apothéose de l'année de voir tout ce monde heureux de participer, malgré le travail que cela représentait. Je faisais à manger pour tout le personnel, 25 à 30 personnes! Nous nous réjouissions de prendre les neuf heures avec du pain, du fromage, du chocolat et, parfois, des gâteaux. Les dîners étaient toujours appréciés. J'ai gardé un classeur de tous les menus que j'ai préparés durant 30 ans. A 15h30, nous servions la collation: du thé et, lorsqu'il faisait froid, un peu de goutte. Parfois, il y avait un repas du soir, mais avant, il fallait passer au carnotzet pour l'apéro. Hier, j'ai vu la nouvelle machine à vendanger qu'ils emploieront cette année. Mon Dieu, c'est un monument! Avec elle, il n'y a plus de grains à ramasser ni de repas à préparer.

Lorsque je suis arrivée à Tolochenaz, en 1956, continue Josiane, c'était un village de 400 habitants⁹, alors imaginez le changement! Au-dessus de chez nous, à la Combe, nous plantions des pommes de terre... A présent, on y trouve de nombreux locataires. Sous la route Suisse, sur la plaine du Boiron, il y avait des gadoues. Là-bas, entre les colonies de rats et les débuts d'incendie, quand ils brûlaient les détritrus, ce n'était pas triste!

François complète:

– A ce sujet, Marius Panchaud, qui fut syndic de 1940 à 1961¹⁰, un syndic plus vrai que nature par son accent, sa bonhomie et son bon sens, avait coutume de dire: «Nous sommes partisans d'un bon voisinage avec Morges, mais les Morgiens ne nous envoient guère en retour que leurs morts, le vacarme de leurs tireurs et leurs balayures.»¹¹ En effet, le cimetière,

9. Tolochenaz compte 393 habitants en 1956, www.scris.vd.ch, *op.cit.*

10. «Les chevaux de Tolochenaz», *24 heures*, 20.10.1972, p.27.

11. Ces propos sont également mentionnés par Ch. Loertscher dans son article «Avec une mémoire Morgienne... Tolochenaz sous gare», *Journal de Morges*, 25.09.1992.

le stand et le ruclon de Morges sont entièrement sur notre commune, sans oublier les vanniers et roulottes de toutes espèces qui, chassés de Morges, étaient tolérés chez nous.



Vue sur Tolochenaz. En premier plan : le vallon. Un peu plus sur la droite : une partie des terres de la Caroline. Août 1991
Photo : Josiane

– Oui, j’allais y venir ! s’exclame joyeusement Josiane. Pour désigner «Tolochenaz sous-gare», on disait souvent «Tolochenaz-les-gravières». On nous a même appelés «les Gitans» parce que, devant chez nous, sur un terrain vague qui faisait office de gravière communale, des roulottes avaient tour à tour élu domicile...

En effet, peu après la guerre, des gens du voyage s’étaient installés à cet endroit, dans une roulotte où ils avaient élevé leurs onze enfants.

- C'étaient des vanniers, ils travaillaient l'osier et savaient faire les corbeillons. Je me souviens, dit François, ils venaient chercher l'eau chez nous à la ferme de la Caroline. Dès qu'ils étaient assez grands, les enfants dormaient sous la roulotte! Mais tous ont vécu en bonne santé.
- C'étaient des solides! remarque Catherine.

Peu après le départ des vanniers, qui ont émigré au bord de l'Aubonne où ils vivent encore, deux nouvelles roulottes se sont installées sur cette même gravière, mais habitées cette fois-ci par deux couples de personnes désœuvrées et portées sur la boisson. Ces dernières ont animé les soirées de la famille de Josiane et lui ont laissé un vif souvenir :

- Depuis la fenêtre de ma cuisine, j'étais aux premières loges. Les jours de fiesta, les hommes se battaient à coups de bâton et leurs épouses à coups de chambre à air. Et hop, là! Héhé!
- On se croirait dans le Far West, dit Catherine. Une vraie cour des miracles.

Avec son grand sourire, les yeux pétillants et un amusement intact, Josiane approuve d'un hochement de tête :

- Oui! En 1962, il a fallu utiliser le gravier encore disponible sous la roulotte qui restait afin de terminer la construction de l'autoroute¹². C'est alors l'entreprise de transport de Friderici qui a utilisé l'un de ses camions pour transporter la roulotte – avec ses habitants à l'intérieur! – jusqu'à la gravière à Montricher... où d'autres villageois ont alors peut-être à leur tour vu leurs soirées s'animer.

12. Selon les souvenirs de François, jusqu'en 1959, il n'existait qu'une petite gravière communale destinée à fournir le gravier pour quelques travaux locaux, c'est là que se situaient les roulottes. Dès 1959, une gravière beaucoup plus vaste a été ouverte sur les terres de la Caroline afin de construire l'autoroute inaugurée lors de l'Exposition nationale de 1964.

François nous parle alors d'un sujet voisin :

– Avant ces histoires de roulotte, explique François, les habitants sous-gare de Tolochenaz étaient considérés comme des forains. Car, mis à part l'école primaire et les nouvelles du village apportées par le facteur, tout se passait à Morges pour nous, nous avons peu de raison de monter jusqu'au vieux village.

– Oui, ajoute Anne-Lyse, la femme de François qui nous a rejoints le temps d'une après-midi, lorsque j'ai emménagé sous-gare à la Caroline, ma belle-mère avait coutume de dire en référence à ses rapports au village : «Nous sommes forains, on ne fraie pas.»

- C'est sûr, vous étiez des «étrangers du dehors», commente Violette.

Violette ne croit pas si bien dire. Ces histoires de roulottes et de forains m'intriguaient. J'ai alors consulté un dictionnaire : «forain», en vieux français, signifie «de l'extérieur, étranger». Depuis le Moyen Age, on trouve des fermes foraines situées à l'extérieur des villages, souvent en contrebas de ces derniers, un emplacement plus stratégique pour le transport des récoltes¹³. L'usage du mot forain pour caractériser une activité liée à la foire s'est imposé plus tardivement dans la langue française¹⁴, tout comme les roulottes sur la gravière de Tolochenaz sont apparues longtemps après les maisons foraines.

13. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Forain>

14. <http://www.cnrtl.fr/definition/forain>

La Caroline

Lorsqu'il parle, François représente une lignée ancrée dans la terre de Tolochenaz depuis plus d'un siècle. Fils de paysan, petit-fils de paysan, syndic, fils de syndic, il concentre le savoir du terroir. Mais ce n'est pas tout, car il possède une mémoire hors du commun et un art du récit fascinant. Quand il raconte, il évoque avec tant de rigoureux détails et de plaisir les histoires de son parcours qu'une alchimie opère et nos oreilles se dressent, prêtes à l'écouter encore et encore. Le temps s'est arrêté et l'on est forcé de constater que l'on peut avoir appris le français à Tolochenaz et posséder un vocabulaire plus riche et plus précis que le commun des Romands.

– Je ne voulais pas adhérer à cette histoire de «Récits de Village», et puis pour finir c'est encore ma moitié qui m'a encouragé à le faire...

– Nous sommes très contents que vous soyez venu. Nous avons besoin de votre témoignage! assure Catherine.

– Et vous avez un talent d'orateur extraordinaire... renchérit Michel.

– Ouuh là là, merci! Quand on est né dans une commune, on se souvient finalement d'une quantité de choses. Vous savez, avant les enfants parlaient peu. A table, ce sont les parents et les grands-parents qui parlaient. Nous, nous écoutions. Alors, forcément, beaucoup de choses nous restaient.

Afin de parfaire le portrait de François, je passe le relais à Josiane qui rit toute seule sans que l'on sache encore pourquoi :

– François, il m’est revenu une histoire à ton sujet ! Je la raconte vite, d’accord ? Mes enfants disaient toujours qu’ils n’avaient pas besoin de montre parce qu’il leur suffisait de voir arriver ta voiture pour connaître l’heure. Ils s’exclamaient : «François passe, il est midi !»

François sourit :

– Oui... Parce qu’en 1969, nous avons emménagé au chemin des Truits, mais nous étions toujours fermiers à la Caroline. Alors tous les jours, depuis 1969 jusqu’au 31 décembre 2005, je montais dîner chez moi et puis je redescendais à une heure et demie. C’était comme ça, rien de particulier. Mais c’est vrai que, bien qu’à la ferme il y eût l’apéro tous les matins entre 11h et midi, eh bien, à midi pile, je...

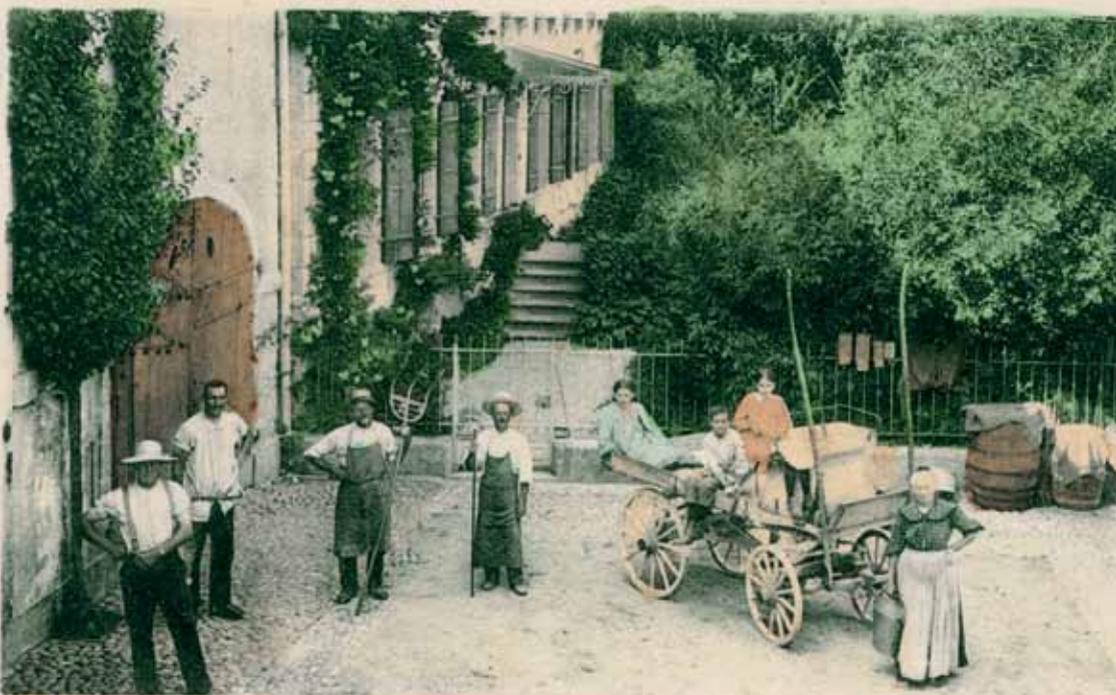
– Il posait le verre ! exulte Josiane.

Postée au bord de la route Suisse, face au lac et au milieu de ses cultures, siège la propriété de la Caroline. D’une part le rural, où vivaient François et sa famille, et d’autre part la maison de maître tenue par les Nicati-De Luze :

– Nous étions les fermiers du domaine, dont Madame Nicati était propriétaire. Son mari était directeur du Conservatoire de musique de Lausanne et Madame était la parente de la famille De Luze, des célèbres vins de Bordeaux. Dans leur magnifique demeure, ils ont accueilli, nourri et logé de nombreux musiciens¹⁵.

Alors qu’il raconte, je montre à François un tableau qui orne les murs du local de «La Vie d’ici». Il s’agit de la reproduction d’une ancienne photo. On y voit quatre hommes en tablier, dont un muni d’une fourche, une charrette, des enfants et une femme en tenue paysanne, dans la cour d’une bâtisse.

15. Selon François et Anne-Lyse, cette habitude est à l’origine du nom qui a été donné en 2011 au chemin qui mène à la maison : le chemin des musiciens.



Jean Egli, papeterie, Morges

" La Caroline " près MORGES

La Caroline, 1911

Photo: Savoretti – Gervasi

– Oui, c'est la Caroline en 1911, me dit-il, là où ma famille a exercé comme fermier durant un siècle. Ici, le deuxième depuis la gauche, c'est mon grand-père. Il était en train de traire. Il a été si pressé par l'arrivée du photographe, qu'il n'a pas pris le temps d'enlever son botte-cul¹⁶. Regardez, on voit la courroie! Mon grand-père venait de l'Isle. En 1906, il a vu dans le journal qu'on cherchait un fermier à Tolochenaz. L'annonce disait: «Place d'avenir»! Il a postulé et nous avons été fermiers à la Caroline durant 100 ans, sur le même domaine, avec les mêmes propriétaires.

16. Il est également possible que cette carte postale immortalise une mise en scène où chacun a pris la pose avec un objet symbolisant son métier.

J'ai pris ma retraite le 31 décembre 2005, précise-t-il. Depuis 1976, nous n'avions plus d'ouvrier et nous faisons tout avec ma femme. Le domaine est très petit, c'est ce qui nous a permis d'aller jusqu'au bout. Neuf hectares, vous vous rendez compte? A présent, vous ne pouvez pas vous en sortir avec moins de 80. Les 52 samedis de l'année, nous tenions notre stand au marché de Morges, qu'il fasse -12 ou 34 degrés. Et c'est grâce à ces marchés qu'avec un tout petit domaine nous sommes parvenus à nouer les deux bouts, sans employé. Notre terre légère était bonne pour la culture maraîchère, mais il fallait beaucoup arroser. Nous pompions l'eau du lac avec un tracteur. J'étais le seul capable de faire marcher l'installation d'arrosage qu'avait achetée mon père en 1962, tant il y avait d'astuces à connaître pour qu'elle fonctionne encore.

Le mode de vie qu'évoque François, à la fois proche et lointain, me captive. Par mon grand-père, je viens moi aussi d'une famille de paysans, mais j'ignore presque tout de ce qui était son quotidien. Je profite de l'occasion de poser des questions :

– Qu'avez-vous cultivé, en 100 ans?

– Tout, me dit-il. En 1976, notre unique employé a eu droit à l'AVS et il est rentré en Yougoslavie. A partir de cette année-là, nous avons diminué les céréales, poussé un peu le maraîchage et cessé le bétail. Comme légumes, nous cultivions presque tout! Je faisais des semis dès la fin février. Nous semions par exemple deux lignes de haricots de 120 mètres de long. Les belles années nous plantions 12'000 poireaux. Des Italiens venaient le samedi, une équipe préparait les plantons et l'autre les plantait. C'était tout un boulot, mais nous l'avons fait et ça a bien été.

– Et il semait selon l'agenda de son père! intervient Josiane. Un agenda où il était noté quand il fallait planter quoi, au jour près.

Josiane, qui a l'âme d'une archiviste, ajoute un autre élément intéressant :

– J'ai retrouvé des documents dans mon galetas et j'ai tout ça classé. Il y est noté que l'arrière-grand-père de mon mari était fermier à la Caroline avant que le grand-père de François n'y arrive.

– Eh bien oui, avant 1906, il y avait déjà quelqu'un qui travaillait les terres du domaine, relève François. Et cette ferme, dans le très vieux temps, était un relais pour les diligences. Ils changeaient de chevaux, ici ; une halte sur le chemin gravelu qui reliait Lausanne à Genève...

Mais alors, on y va avec l'histoire du lion ? interroge François, regardant sa montre. Car il a préparé un texte au sujet d'une étonnante anecdote.

– Oui, allons-y !

Violette rit :

– On n'a pas fini !

Le Lion

François lisse son papier bien à plat sur la table, s'éclaircit la gorge, et lit à très intelligible voix :

– Récit d'un événement authentique¹⁷ qui aurait pu mal tourner. A la Caroline, ferme où nous vivions, un dimanche de novembre 1958, alors que je rentrais d'un match de foot – à vélomoteur, nous n'avions pas encore d'auto –, je fais remarquer à ma mère qu'un canard agonisait au bord de la route. Ce à quoi elle me répond : « Oh, c'est rien le canard, mais

17. Vous trouverez d'autres témoignages de cet événement dans Bertil Galland, *L'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, Lausanne, Payot, 1970. Ainsi que dans l'article de *La Feuille d'Avis de Lausanne* du 27.11.1958 : « Un lion évadé à Morges ».

c'est le lion...» En effet, lorsqu'elle sortit de sa cuisine pour nourrir toute sa basse-cour, quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater qu'un lion était juché sur la courtine, la fixant, y cherchant aventure ou nourriture. Surpris et quand même quelque peu craintif, il sauta de la courtine et se dirigea vers une remise à vélo et y entra. Ma mère put alors simplement fermer la porte et appeler la gendarmerie. Dans son aventure, le fauve eut tout de même le temps d'égorger un canard. Ce lion s'était échappé d'un cirque qui, en proie à de grandes difficultés financières, avait déposé son matériel sur la plaine du Boiron, en attendant la vente aux enchères. En fin d'après-midi, sans aucun signe de reconnaissance, un dompteur a récupéré le lion qui, quant à lui, nous a laissé une énorme «carte de visite», dont l'odeur nous a poursuivis durant des semaines.

Nous sommes tous impressionnés par l'histoire improbable, mais aussi par la plume de François. Catherine, toujours attentive à ce que je suive, vérifie auprès de moi :

– La courtine, tu sais ce que c'est Pauline ? C'est le tas de fumier.

Jacqueline s'amuse :

– C'est aussi un nom de famille !

Mais à l'histoire du lion, je préfère encore celle qui suit lorsque François commente son récit :

– Je m'en souviens comme si c'était hier. Je n'ai pas vu le lion, car lorsque je suis arrivé il était loin. Et mon père non plus, puisqu'il faisait la reposée et mon grand-père, euh... il est mort en 1959. Eh bien, alors en 1958, il faisait la reposée aussi.

Cette évidence, est absolument irrésistible à mes yeux : son grand-père vivant, il ne pouvait que faire la sieste à ce moment.

Certains usages devraient être inscrits au patrimoine. Pour mon plus grand plaisir, François donne davantage de détails : – C'était l'habitude dans les fermes. Le dimanche après-midi, jusqu'à l'heure du gouvernage, l'agriculteur allait se reposer dans sa chambre à coucher. Contrairement à la semaine, durant laquelle il se reposait sur le canapé de la cuisine. Je revois mon grand-père... Dans le temps, il y avait tellement de mouches ! Les vieux avaient un grand mouchoir rouge... Mon grand-père le mettait sur son visage pour se protéger des insectes et il ronflait 20 minutes.

L'école au temps de mon enfance

C'est notre dernière rencontre et ils sont tous là. François m'a appelée quelques jours plus tôt : «J'ai préparé un petit texte sur l'école, j'aimerais vous le présenter.» Belle surprise.

– A l'époque, commence-t-il, l'année scolaire débutait au printemps, juste après les vacances de Pâques, et elle se clôturait après les examens qui avaient lieu à la fin du mois de mars. Ces derniers se tenaient tous les ans, sur deux jours, écrits et oraux. Le président de la commission scolaire apportait les épreuves (arithmétique, dictée, composition) le matin même, sous enveloppes, et le pasteur assistait aux examens avec un ou deux membres de la commission.

Les vacances n'étaient pas fixées par le département mais par le président de la commission scolaire et le régent, en fonction des récoltes : 15 jours pour les foins en juin, 15 jours pour les moissons, le mois d'octobre entier pour vendanger et garder les vaches, environ 15 jours à Noël-Nouvel An et 15 jours à Pâques.

– C'est vrai, intervient Violette. En ville, ils n'avaient pas les mêmes vacances que nous !

– Ah non ? je m'étonne.

– Non, ils avaient de longues vacances durant l'été. Alors que pour nous, la saison décidait. Il en allait ainsi tout le long du lac...

– Oui, précise François. Au début de juin, lorsque nous voyions le régent partir trouver Marius Panchaud, président de la commission scolaire, nous savions qu'ils allaient discuter des vacances!

Josiane s'étonne :

– J'ai cru que c'était la Dent d'Oche qui décidait la date des foins. La grand-mère disait: «La Dent d'Oche n'a plus de neige, on peut y aller!»

– Quand j'étais petit, reprend François, dans nos villages, nous commençons l'école à 6 ans. Les plus jeunes étaient enclassés à Lully et dès 9 ans, à Tolochenaz. Peut-être parce qu'ils jugeaient que le chemin était trop long (quatre fois 40 minutes par jour), mes parents ont décidé que je ne commencerai que l'année de mes 7 ans, en 1947.

– T'en as loupé une, mais ça va bien quand même, rassure Raymond, taquin.

– Ça faisait un sacré bout jusqu'à Lully depuis la Caroline, qui était tout en bas de Tolochenaz. Et il n'y avait pas d'auto pour nous mener. Le premier jour, mon père m'a assis sur la barre de son vélo et m'a conduit jusqu'à Lully. C'est le seul jour où il m'a amené à l'école! La classe se trouvait au rez-de-chaussée et notre maîtresse, Suzanne Perey, logeait au premier étage. Pour se rendre à l'école, après la ruelle de l'Enfer, on passait devant la forge à Carrard. Le bruit du marteau sur l'enclume résonne encore dans ma mémoire. Parfois, on assistait au ferrage d'un cheval. Mais jamais bien longtemps, car avec Mademoiselle Perey, il n'était pas question d'arriver en retard.

Je me rappelle très bien des courses d'école. Certaines se faisaient en autocar, ce que l'on appréciait beaucoup, car très peu de familles possédaient déjà une voiture. Une course nous

a laissé un souvenir fantastique : nous nous sommes rendus à Lausanne pour une visite de la Blécherette, de la cathédrale et – le clou de la journée, un moment inoubliable – la montée en ascenseur de la tour Bel-Air. C'était la première fois, à 7 ou 8 ans, que j'allais dans un ascenseur ! On était tous entrés dedans. Une école dans l'ascenseur, en haut de la tour Bel-Air, en 1947 ou 1948, vous vous rendez compte ? C'était quelque chose... monter et descendre. Personne ne disait rien... Il y avait un silence dans cet ascenseur ! Aujourd'hui, je ne pourrais toujours pas vous dire où sont les escaliers.

Après deux ans passés à Lully, dans l'école pour les petits, c'était le déménagement à Tolo, chez le régent, Monsieur Vallon. Il avait la charge d'enseigner aux enfants de 9 à 16 ans. En 1952, nous étions 37 ! Notre classe se trouvait au premier étage de la Maison de Commune actuelle, à côté de l'appartement de service du régent. Au rez-de-chaussée, on trouvait la salle du Conseil général. Le tout était chauffé à bois, un poêle dans chaque pièce. Les élèves montaient le bois au galetas, chacun avait sa semaine de corvée ! A propos de corvée, il y en avait une que nous apprécions tous : en mars de chaque année, juste avant les examens, nous sortions toutes les tables et nous les lavions sur la place du village autour de la fontaine. On nous fournissait le bidon avec le produit mais, ce jour-là, nous devions venir à l'école avec une brosse à risette. Avant les examens, ces tables devaient être propres !

– Il fallait les frictionner, confirme Raymond, amusé.

Du regard, je cherche la photo que François a apportée ; un agrandissement d'une merveilleuse carte postale qui représente une quarantaine d'élèves sur l'actuelle place Audrey Hepburn, devant la fontaine, occupés à nettoyer leurs pupitres



Les écoliers sur l'actuelle place Audrey Hepburn, 1923
Photo: Savoretti – Gervasi

et tous parés de grands tabliers. Mais c'est encore une autre époque; il s'agit de la classe du père de François. La photo, sous-titrée «Tolochenaz, les écoliers à l'œuvre», date en effet de 1923.

– La scène d'enfance que vous nous décrivez, François, est-ce qu'elle ressemble à celle que l'on peut voir sur la photo de classe de votre père?

– C'était exactement pareil! Au même endroit, mais environ 30 ans plus tard. Aujourd'hui, la fontaine a été tournée dans l'autre sens, note-t-il. Il nous montre alors une seconde image, une photo de sa classe datée de 1954.

– Ce sont les mêmes pupitres de bois épais, à deux places, le banc fixé à la table...

– Avec le trou pour l'encrier! s'exclament ensemble Catherine, Raymond et Josiane.

François ne perd pas le fil de ses notes :

– Il y avait une autre corvée dont nous étions fiers : lors des services funèbres, c'était aux enfants de porter les fleurs de l'église au cimetière en suivant directement les porteurs du cercueil. Nous étions devant, droit derrière le corbillard !

A cette évocation, Michel sort de sa réserve :

– C'est extraordinaire, votre récit correspond exactement à ce que j'ai vécu à 50 kilomètres d'ici, à Pomy. J'ai aussi porté des fleurs derrière les cercueils. Et je me souviens que lorsque les porteurs s'arrêtaient, tout le monde s'arrêtait aussi, tout droit, en tenant son pot de fleurs comme ça !

– Bien sûr, dit Raymond, à un moment, ils devaient poser le cercueil. Ils ne pouvaient pas tout faire d'un coup.

– A Tolochenaz, depuis l'église jusqu'au cimetière, nous nous arrêtons devant Vert Clos, confirme François.

Et lorsque nous avons les leçons de gymnastique, continue-t-il, nous nous déplaçons jusqu'au terrain de foot, toujours en colonnes par quatre en marchant au pas comme à l'armée.

Tout en l'écoutant raconter, j'imagine le sourire des villageois les regardant passer.

– A la fin de l'année 1952, termine François, Monsieur Vallon a fait valoir ses droits à la retraite. Ce fut une journée d'adieux fort émouvante et plus d'un ne put retenir ses larmes lorsqu'il nous a lu *La dernière classe* d'Alphonse Daudet. Pas facile de remplacer un régent qui, durant 25 ans, s'était donné corps et âme pour notre commune.

Début novembre 1955, ce fut le tout grand déménagement : on inaugura un collège flambant neuf sur une parcelle communale derrière l'église. Trois grandes classes très claires, du

Ecole de Tolochenaz 1954



La classe de François à Tolochenaz, 1954
Photo: François

meubler moderne, le chauffage à mazout et donc plus de corvée de bois. Je n'en ai profité que cinq mois. Et, au printemps 1956, lorsque pour moi l'école était finie, est arrivé un jeune couple d'enseignants, Monsieur et Madame Roux, qui ont enseigné à leur tour plus d'un quart de siècle à Tolochenaz. Voilà, en quelques mots, l'école telle que je l'ai vécue.

– C'était un récit formidable! réagit immédiatement Michel. Il m'a permis de voir réapparaître les détails de mes propres souvenirs, les uns après les autres!

– Bien qu'étant un peu plus jeune que François, j'ai aussi vécu précisément les mêmes choses ! relève Catherine. Par exemple les examens chaque année. Tu te rends compte, Pauline ? De 7 à 15 ans, on y passait chaque printemps, et ça ne nous a pas traumatisés. C'étaient ces grands papiers... Avez-vous tous connu ça ?

Ils approuvent par des hochements de tête très sérieux. Pas traumatisés ? J'en doute un petit peu.

– Pauline, tu nous as demandé comment nous pouvions nous souvenir de ces épisodes avec tant de précision, dit Michel. Mais ce sont des choses qui sont restées gravées à vie car, en ce temps-là, mis à part l'école, nous avions peu d'autres activités, contrairement aux enfants aujourd'hui.

Josiane aussi a vu revenir ses souvenirs et ses yeux rient à se remémorer certaines histoires :

– On était des chenoilles ! lance-t-elle. Moi je n'ai eu que deux classes d'école : Villars-sous-Yens, où je vivais, et puis ensuite Saint-Prex pour la « prim' sup », comme on disait. Il n'y avait pas de moyen de locomotion à l'époque, j'y allais à vélo. Et le lundi, on se veillait... Parce que le laitier charriait les porcs depuis les fermes ce jour-là. Il s'arrêtait au Mont-Blanc, à Saint-Prex. Et comme il avait déchargé les cochons, nous mettions nos vélos dans sa remorque, hop, et nous remontions de l'école comme ça, tout contents. Parce que de Saint-Prex à Villars-sous-Yens, ça grimpe, je vous promets !

Notre dernier régent, là-haut, vous avez dû en entendre parler, il nous a élevés à la baguette. Borloz, il s'appelait. C'était le gars droit comme un I, col cassé, petit nœud... mais on le voit quand on veut ! Alors moi, s'enthousiasme Josiane, des souvenirs d'école, j'en ai des merveilleux...

Violette est également partie au pays de son enfance. Soudainement, elle nous interpelle :

– Dites donc, vous n’alliez pas aux doryphores, vous ?

Michel, prévenant, me regarde :

– Les doryphores, tu sais ce que c’est ? Parce qu’aujourd’hui, on n’en voit presque plus. C’est jaune rayé de noir, de la même taille qu’une coccinelle.

Et, à son tour, il s’en va dans les sillons du souvenir :

– A l’époque des doryphores, les paysans savaient qu’en cas de besoin ils pouvaient faire appel à l’école. A Pomy, mon père était instituteur. Ils venaient chez lui et demandaient s’ils pouvaient avoir la classe pour ramasser les doryphores. Nous nous mettions dans les lignes de patates, et nous marchions les uns à côté des autres, en avançant tout lentement, en retournant les feuilles pour regarder dessous.

– Parce qu’il y avait les œufs, dessous, m’explique Raymond.

– Oui, ça se dépose par «niau», reprend Michel. Pendant un bon moment, il n’y a rien du tout et puis tout à coup : c’est jaune, il y en a partout, alors il faut les ramasser, les enlever des plantes et puis les écraser...

– Wahrrk! L’exclamation m’a échappé.

Raymond et Josiane réagissent :

– Ah non, nous, nous les mettions dans une boîte ! A Montherod, nous les ramassions dans les bidons, nous les mettions dans les tonneaux et ça allait à l’huilerie de Morges. Ils faisaient la graisse pour les mécaniques.

– C’est incroyable ! dis-je, ravie de découvrir ce mode inattendu de recyclage.

– Les doryphores venaient de l’est, reprend Raymond... Quand la bise se levait durant 3 ou 4 jours, les doryphores arrivaient.

- Ah oui? s'étonne François, en tous cas, si nous ne les enlevions pas, je pense que dans le temps, il n'y aurait pas eu une pomme de terre à Tolochenaz!
- Et puis, conclut Violette, pragmatique, ils ont découvert qu'il suffisait de leur flanquer un petit peu de pesticides et c'était fini.

Un court silence s'installe. Une pensée pour les doryphores, peut-être.

Mille et un récits

Grâce aux récits de Jacqueline, Catherine, Josiane, Michel, Violette, Raymond et François, nous avons, en quelques mois et quelques mots, brossé un portrait bigarré de Tolochenaz.

J'ai découvert que Tolochenaz est un lieu dont on pouvait croire qu'il n'existait pas ! Mais aussi et surtout un village où l'on peut savourer la chance de vivre en harmonie avec ses voisins de quartier, atterrir par hasard après avoir fait le tour du monde, connaître chaque motte de terre que sa famille a travaillé, se prendre d'amour pour la vigne et la vie foraine, retrouver le lieu de ses vacances d'enfance, oser faire un discours solidaire et cultiver 27'000 fleurs avec ses voisins. C'est un village, enfin, où chacun a cherché une place où se sentir bien.

Alors que commençait l'une de nos rencontres, un beau jour d'été, Catherine m'a demandé :

- Dis-moi, Pauline, est-ce que tes grands-parents t'ont souvent raconté leur vie ?
- Presque jamais, ai-je répondu.
- Peut-être est-ce pour cela que tu aimes tant les récits.

Encore une fois, Catherine se montrait perspicace. Ce sont les mots de Violette qui me viennent aujourd'hui pour lui répondre : « Il y a eu tant de changements ! » Parfois, j'ai l'impression que nos modes de vie se sont transformés si rapidement depuis 60 ans, qu'il nous manque quelques liens pour comprendre où l'on veut aller et d'où l'on vient. J'aime les récits car raconter, c'est relier les éléments entre eux et leur

donner du sens. S'arrêter un instant pour se demander ce qui nous attache à notre lieu de vie. Mieux savoir pourquoi nous y tenons et ce que nous souhaitons y faire à l'avenir. Raconter, c'est aussi créer un moment de paix. Car, lorsque l'on raconte, on écoute et les troubles font trêve. Raconter, c'est encore lancer des ponts de compréhension rassurants entre les générations. J'ai 34 ans et ne sais pas si nous pourrions vivre encore longtemps en consommant l'équivalent des ressources de trois planètes Terre, mais grâce à Josiane je sais qu'il est possible de cultiver d'immenses tomates dans son jardin et de faire quantité de coulis pour l'hiver.

Le livret que vous tenez entre vos mains n'est qu'un prétexte au partage, un extrait des mille et une histoires qui pourraient y prendre place. Par leurs récits, les Tolochinois empliraient sans peine des livres entiers. Alors, lorsque vous croisez vos voisins, demandez-leur de raconter... Peut-être vous parleront-ils du livreur de lait qui traversait Tolochenaz tous les jours accompagné de sa mule, de Marius Panchaud, votre mythique syndic, du Mont Fertile et de ses jeunes filles de bonne famille, de Paulo, poilu comme Esaü et de la crème dépilatoire – «Euh, mais ce qu'on a eu rit avec c't'histoire» –, de la cassée de noix, l'hiver, sous-gare, du trafic d'oignons de Mademoiselle Jonquière, du fameux petit Zürich qui ruclonnait dans les gadoues, des rallyes de la SDT, du guérisseur qui enlevait les douleurs, des boucheries au vallon et du trabetzt du cochon, de la vallée sèche jusqu'à Morges, et surtout, des matchs de foot lorsque le Bletru passait à ciel ouvert le long de la ligne de touche... Demandez-leur et asseyez-vous confortablement. Bientôt, d'où que vous veniez, vous sentirez Tolochenaz devenir un lieu familial.

Remerciements et crédits

- La Fondation Divesa, la Commune de Tolochenaz, Pro Senectute Vaud (PSVD).
- Andreas Sutter, municipal en charge des affaires sociales à Tolochenaz.
- L'unité Travail social communautaire de PSVD (UTSC) et particulièrement son responsable, Alain Plattet, pour la confiance et le soutien qu'il accorde à son équipe, un facteur explicatif majeur de la conscience professionnelle qui caractérise le travail de mes collègues. Merci à eux pour leurs encouragements et leur solidarité.
- Francesco Casabianca, animateur de proximité et Gea Bonetti, stagiaire au sein de l'UTSC pour Tolochenaz.
- Charlotte Christeler, coordinatrice Communication à PSVD.
- Romain Rousset, maquette.
- David Prego, graphisme.
- Salvatore Gervasi, conservateur de la Fondation Bolle à Morges.
- L'Association des recueilleurs et recueilleuses de récits de vie (ARRV) et sa présidente, Catherine Schmutz-Brun.
- Jean Willemin, Emmanuelle Staub, Josiane Haas, Grégoire Gonin, Gabrielle Chappuis et Rachel Carnal pour leurs relectures et leur soutien.
- Anne-Lyse Schneider, Daniel Warpelin, Charles Roux et Jean-Luc Wermeille pour leur participation et leurs conseils.

Photographies des pages de couverture et de quatrième de couverture :

Aleksandrs Balodis – le doryphore, *Leptinotarsa decemlineata*

Pauline Roy – le Boiron

Co-auteurs :

Violette, Josiane, Jacqueline, Catherine, Raymond,
François, Michel, Pauline.

Concept, animation, écriture et coordination :

Pauline Roy, unité Travail social communautaire, PSVD.

L'utilisation du texte et sa reproduction sont soumis à l'autorisation des auteurs.

Contacts :

Pro Senectute Vaud

021 646 17 21

info@vd.pro-senectute.ch

Pauline Roy

077 419 43 44

pauline.roy@vd.pro-senectute.ch

Imprimé à Lausanne, le 16 décembre 2015

